La Rājataranginī

Une chronique royale du Cachemire médiéval

Kalhana

Traducteur : Colette Poggi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/799>

DOI : 10.4000/elh.799

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2010

Pagination : 27-38

ISBN : 978-2-35698-022-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Kalhana, « *La Rājataranginī* », *Écrire l'histoire* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/799> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.799>

La *Rājataranginī*

Une chronique royale du Cachemire médiéval

Extraits traduits du sanskrit et présentés par Colette Poggi

AUX YEUX DES LETTRÉS INDIENS, la *Rājataranginī*¹, « *Rivière des rois* », apparaît comme l'œuvre de type historique la plus prestigieuse de l'Inde ancienne. Rédigée en sanskrit dans le style d'un poème épique, elle fut composée au XII^e siècle par Kalhana, le fils de Campaka, ministre du Cachemire, puis traduite en persan sur ordre du roi Ṣāin-ul-Abidin (1421-1472). Elle demeure un exemple rarissime de démarche historique dans le cadre d'une civilisation qui conçoit la temporalité de manière cyclique, en « vagues » de temps émergeant de l'océan infini, la plus vaste de ces « vagues », le kalpa, durant quatre milliards trois cent vingt millions d'années (le temps d'une manifestation cosmique) et préludant à une dissolution de même durée. À l'intérieur de chaque mahākālpa (« grand kalpa ») se dessinent encore de nombreuses subdivisions, successions d'apparitions et de résorptions du monde, telles les « périodes de Manu » (manvantara)².

C'est dans cette trame temporelle que s'inscrit, sur plusieurs milliers d'années, la narration de la *Rājataranginī*, chronique du royaume du Cachemire partant des origines – ou plutôt d'un re-commencement, en un monde où l'histoire n'existe pas encore –, alors que le pays, enseveli sous les eaux, est habité par les nāga³. Fourmillant de légendes et de connaissances sur les mœurs du pays, le récit des actions royales se déroule depuis le règne de Gonanda (non daté, aux origines du Cachemire) jusqu'au milieu du XIII^e siècle.

Dès le début de l'ère chrétienne, le Cachemire fut considéré comme le foyer de la civilisation indienne; penseurs, érudits, maîtres spirituels, hommes de science, artistes, tous étaient invités à la cour des souverains, si bien que ce royaume situé aux confins de l'Himalaya devint un carrefour culturel et religieux où confluaient les missionnaires bouddhistes venus de Chine et d'Asie centrale

1. Édition du texte: Aurel Stein, *Rājataranginī*, 2 vol., Bombay, 1892; Calcutta, 1900; Delhi, 1961. Traduction en anglais: *Rājataranginī. The saga of the kings of Kashmir*, traduit par Ranjit Sitaram Pandit, New Delhi, Sahitya Akademi, 1977 [1935]. Sur le contexte général, voir Jean Naudou, *Les Bouddhistes kas'miriens au Moyen Âge*, Presses universitaires de France, 1968.
2. Un âge de Manu (manvantara) est égal à 12 000 années divines, soit 4 320 000 000 années.
3. Les nāga correspondent à une catégorie de divinités chthoniennes, esprits des eaux; ils sont représentés avec un corps de serpent et une tête humaine recouverte d'un capuchon de cobra à sept têtes.

ainsi que des marchands de diverses provenances. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait produit une œuvre aussi exceptionnelle que la Rājataranginī.

Contrairement aux œuvres habituelles, consacrées aux récits des hauts faits royaux, la Rājataranginī n'est pas un panégyrique. L'auteur se préoccupe des sources : il déclare avoir, en dehors de ses recherches sur la littérature, consulté douze textes historiques, dont un ouvrage de Suvrata, la Nripāvalī (« Liane des rois ») de Kshemendra (XI^e siècle), la Pārthivavālī de Helārāja (IX^e-X^e siècles), ainsi que le Nīlamatapurāṇa (« Annales bleues »), de date indéterminée, le seul parmi les textes cités qui soit parvenu jusqu'à nous. Kalhana dit se référer également à des sources telles que les chartes de fondation (pratisthāśāna)⁴, d'attribution de terres ou de richesses (vastuśāna), à des panégyriques ainsi qu'à des traités de types divers, astronomiques, etc. Il a posé sur le monde un regard perspicace, évoquant tour à tour les ambitions de pouvoir et les faiblesses des hommes tels qu'il a pu les observer. Son propos est de relater les faits, sans concession, afin de remédier à l'oubli qui interrompt le fil de l'histoire, fil dont il veut rétablir la continuité grâce à la mémoire.

En dépit de ses nombreuses insuffisances, la Rājataranginī apparaît pour son époque comme un texte informé, écrit avec un effort critique, par un auteur témoin de son temps. Cependant, pour les époques les plus reculées, Kalhana n'a d'autre ressource que de se reporter aux légendes et aux mythes.

La Rājataranginī compte huit chapitres, ou taranga, nom sanskrit signifiant « vague », en tout 7 826 stances. Le choix de la traduction s'est porté, pour cette brève présentation, sur deux passages significatifs l'un de la perception traditionnelle du temps, l'autre du sens de l'action (efficace) dans la pensée indienne, deux composantes essentielles de la fabrique de l'histoire en Inde :

Les versets I 7-48 marquent l'émergence de l'espace-temps dans lequel s'inscrit le temps historique, condition nécessaire de l'apparition, avec le roi Gonanda, de la première dynastie. La description paradisiaque du Cachemire « aux commencements », comme séjour des dieux, sert de référent absolu ; là est la vérité, le modèle dont il faut se souvenir, car selon la conception des cycles cosmiques, avec l'écoulement du temps, l'harmonie première se pervertit.

Dans les versets IV 176-212, le roi, fort de ses victoires, revient au Cachemire établir des fondations religieuses (temples, monastères, effigies...) qui concernent tous les groupes religieux : shivaïtes, vishnouïtes, jaïnes, bouddhistes... Ces pratiques « dharmiques »⁵ sont destinées à fournir une base solide au royaume et, plus largement, au cours du monde, ces diverses dimensions (cosmos, société, individu) étant étroitement solidaires selon la conception hindoue.

4. Ces chartes concernent la fondation des temples, des monastères, les donations de terres, ou encore la construction de bâtiments publics.
5. « Dharmique » reprend le terme sanskrit *dhārmika*, qui suggère la conformité avec le *dharm*, notion panindienne de la Loi cosmique qui préside au bon ordre des choses et orchestre sans exception tous les plans de la manifestation macrocosmique et microcosmique, domaines éthique, religieux... *Dhārmika* signifie « juste, vertueux, respectueux de son devoir ».

L'intention de ce récit, qui s'adresse aux rois et aux lettrés, est à maints égards didactique : il s'agit de mettre en évidence la pérennité du dharma, notion centrale de l'indianité, « norme cosmique », « loi d'harmonie universelle », garante du bon ordre des choses, maintenant l'équilibre du monde comme de chaque réalité. Une lecture de l'histoire ne peut se faire, dans ce contexte, qu'en référence à cette dimension éthique implicite ; elle se donne pour tâche de mettre en garde contre les conséquences des actes non conformes à l'orthopraxie, cause de dysharmonie et désordres divers – cataclysmes, famines, dégénérescence, dépravation...

Premier chapitre, versets 7-48

Selon une coutume très répandue dans les littératures de l'Inde ancienne, la Rivière des rois s'ouvre sur un hommage rendu à la divinité, en l'occurrence Shiva ; celui-ci est une divinité essentielle dans la tradition culturelle du Cachemire médiéval du XI^e siècle, et même une partie intégrante de la géographie puisque, selon la mythologie cachemirienne, il est censé vivre parmi les monts inaccessibles de l'Himalaya.

Les deux premiers versets sont ainsi consacrés à une invocation à Shiva, destinée à apaiser cette divinité imprévisible et terrifiante, comme le suggère son double nom Rudra-Shiva – rudra, d'origine védique, signifiant « le Hurler », shiva, « le Bienveillant ». Dans le deuxième verset est évoquée l'union de Shiva et de sa parèdre, Parvatî, ces deux aspects étant parfois réconciliés sous la forme unique ardhanareshvara qui symbolise la bipolarité de toute réalité (nuit-jour, création-dissolution...). Dès le troisième verset, le prologue met en scène la figure du poète doué d'intuition créatrice et de discernement.

Le verset 21 donne une clé d'interprétation de l'œuvre en évoquant une raison d'être de l'histoire fort éloignée de nos conceptions. L'auteur conçoit en effet la Rivière des rois comme une médication destinée aux rois, stimulante ou apaisante, ou encore (au verset 23), pour les amateurs de littérature, comme une source dispensatrice d'apaisement, notion centrale dans l'esthétique de l'Inde ancienne. L'expérience esthétique repose selon ses théoriciens sur huit saveurs, neuf si l'on intègre l'apaisement : l'érotique, le comique, la compassion, l'héroïque, la colère, la peur, le dégoût, l'émerveillement, enfin l'apaisement (shāntarasa), à travers lequel l'expérience esthétique atteint sa plénitude. Tel est le concept clé de l'esthétique indienne⁶ développée par des maîtres comme Anandavardhana et Abhinavagupta (X^e-XI^e siècles), et tel est l'idéal formulé par Kalhana, idéal qui ne manque pas de nous rappeler Épictète : le spectacle du monde incline à la patience, le cours mouvementé de l'histoire à un certain détachement.

6. Dans ses deux œuvres consacrées à l'art, le *Dhvanyālokalocana* et l'*Abhinavabhāratī*, le philosophe Abhinavagupta (X^e-XI^e siècles) fonde sur *shāntarasa*, la saveur de l'apaisement, sa théorie de l'esthétique. Tous les sentiments esthétiques, pense-t-il, ont pour essence l'apaisement. « On enseigne *shāntarasa* comme moyen d'accéder à la plus haute félicité ; *shāntarasa* est un état d'équanimité envers tous les êtres, exempt de joie, de douleur, de haine et d'envie. » Le terme *shāntarasa* est un composé de *shānta*, qui désigne « l'état naturel de l'esprit. Les autres émotions telles que l'amour, etc., sont en réalité des modifications qui en surgissent et s'y résorbent à nouveau ».

C'est au verset 25 que commence le récit, projetant l'auditeur au commencement des temps. À l'emplacement du Cachemire, il n'y avait alors qu'une immense étendue d'eau formée par le lac de Sati, qui demeura, selon la Rājataranginī, pendant six périodes de Manu. Au début de la période nommée Vaivasta Manu, le Cachemire devint le théâtre d'affrontements entre dieux, anti-dieux et nāga, ces derniers étant vénérés depuis toujours au Cachemire.

Le premier souverain mentionné en même temps que ses successeurs, au verset 48, est Gonanda I^{er}; suivent des descriptions de leur puissance et de leur gloire, de leurs combats et de leurs victoires...

[7] Seul est digne de louange l'homme vertueux, dont la parole ⁷ exprime les événements du passé, tel un juge impartial ayant surmonté désir et aversion.

[8] Il ne serait pas convenable à l'égard des êtres avisés de reprendre la tâche de mes prédécesseurs sans mentionner leur travail passé ni la raison de cette reprise.

[9-10] Une fois ces auteurs parvenus au repos, qui [les premiers ⁸] surent élaborer, chacun selon leur propre vision, une histoire des rois, quelle virtuosité plus estimable [reconnaître] aux œuvres littéraires de ceux qui vinrent à leur suite? Mon effort, dans cette narration d'événements passés, n'aura ainsi pour but que de remédier aux erreurs commises, de toutes les manières possibles.

[11] Des ouvrages de grande ampleur, [subsistant par] fragments et contenant l'histoire des rois, furent consignés par Suvrata dans une composition, afin que l'on puisse s'en souvenir.

[12] La composition littéraire de Suvrata, sans grande valeur du fait de son style plein d'emphase, n'offre pas une présentation fiable du sujet; elle connut néanmoins une certaine célébrité.

[13] Dans l'œuvre poétique connue sous le nom de *Nṛpāvali*, la « Liane des rois », composée par Kshemendra, figurent de toutes parts des erreurs, liées à quelques négligences.

[14] Mon investigation a porté également sur onze études fournies par les antiques recueils d'érudits portant sur l'histoire des rois, ainsi que sur les considérations du sage Nīla ⁹.

[15] Toute erreur a été bannie grâce à la vérification des ordonnances royales d'antan évoquant les fondations religieuses et les dons, ainsi que des inscriptions d'éloge et des traités.

[16] Du fait d'une lacune dans la transmission, cinquante-deux rois tombèrent dans l'oubli; quatre d'entre eux, dont Gonanda, ont été retrouvés [par moi-même] dans le *Ūlamata*.

7. *Sarasvatī* désigne à la fois la parole et la divinité de la Parole, de la Connaissance et la Musique. Ce nom signifie le « fluide ».

8. Pour une meilleure compréhension du sens, des termes explicatifs sont insérés entre crochets.

9. Nīla est le saint patron du Cachemire.

[17] Un ouvrage de douze mille versets intitulé *Pārthivāvali* fut jadis composé par le deux-fois né [brahmane] Helârâja, qui était un ascète shivaïte.

[18] Padmamihira étudia cette œuvre et reprit dans son livre la liste des huit rois, Lava et ses successeurs, qui régnèrent avant Ashoka¹⁰.

[19] Les cinq rois à partir d'Ashoka, mentionnés par le célèbre Chavillâkara, ont été tirés de la liste des cinquante-deux rois, comme l'indique le verset suivant.

[20] Depuis Ashoka jusqu'à Abhimanyu¹¹, cinq d'entre eux furent mentionnés comme rois par les anciens, parmi la liste des cinquante-deux.

[21] Stimulante ou apaisante, selon les temps et les lieux, cette histoire véridique peut se révéler, telle une médication, d'un grand bienfait à l'usage des rois.

[22] D'autre part, quel homme à l'esprit raffiné pourrait-il demeurer insensible à cette composition littéraire, qui traite d'événements se succédant à l'infini, remontant ainsi à un lointain passé ?

[23] Le moment venu, après avoir attentivement médité sur l'éphémère étincelle de vie [qui anime tous] les êtres, puisse-t-il alors discerner cet-

te onction royale qu'est la saveur de l'apaisement.

[24] Quant à vous, ami, buvez et goûtez la limpide Rivière des rois, dont les flots harmonieux et savoureux vont couler dans la coupe d'huîtres perlières que sont vos oreilles.

[25] Autrefois, [seul] le lac de Satî [existait] ; depuis l'origine du monde, en effet, la terre était recouverte par les flots, dans les profondeurs de la vallée de l'Himalaya, et cela dura pendant six périodes de Manu.

[26-27] C'est alors qu'à l'aube de [la période cosmique nommée] *Vaivasvata Manu* [« le Seigneur de la création »] Prajâpati Kashyapa créa les dieux tels que Druhina, Upendra, Rudra, etc., et les fit « descendre » [sur terre] ; après avoir terrassé [le démon] Jalodbhava qui résidait dans le lac, il établit en ce lieu le royaume du Cachemire.

[28] Celui-ci se trouve placé sous la protection de Nîla, suprême souverain de tous les *nâga*, qui a pour parasol [emblème royal] Nîla Kunda [bassin, pièce d'eau] où affluent les eaux de la [rivière] Vitastâ.

[29] C'est là même que [se tient] Gaurî¹², le visage tourné, en adoration, vers Guha [Shiva], alors que son lait abondant est bu par Ganesha [son fils, le dieu à tête d'éléphant]. Cependant, se tournant

10. Ashoka (vers 273-232 av. J.-C.) fut le troisième empereur de la dynastie des Maurya du Magadha (Bihâr actuel, au sud du Gange). Il fut profondément inspiré par la philosophie bouddhiste et fit graver sur des rochers et des piliers des édits empreints d'un esprit de tolérance, afin d'inciter au respect du *dharma* (apporter une aide médicale aux nécessiteux, concilier les diverses tendances religieuses, pratiquer la compassion, ne pas tuer les animaux...).

11. Souverain cachemirien, troisième fils de la redoutable reine Diddâ (x^e siècle), princesse de la famille de Lohara.

12. Gaurî, « la Blanche », est un autre nom de Parvatî, la parèdre de Shiva.

vers les terres, elle devient [dans un même mouvement] la Vitastâ dont les eaux désaltèrent les *nâga*.

[30] C'est là que vivent les *nâga*, au premier rang desquels figurent Shankha et Padma, tels les gardiens des trésors que sont les eaux de la Cité de Dhanada, le « Dispensateur de Fortune ».

[31] Là, comme des bras protecteurs, formant d'inébranlables remparts, s'étend en arrière-plan la montagne, pour protéger les *nâga* qui se sont rapprochés, effrayés par Garuda ¹³.

[32] Là, à l'intérieur du sanctuaire de Pâpasûdana ¹⁴, le fait de toucher l'effigie de bois [représentant] l'époux d'Umâ [Shiva] confère la jouissance [des biens de ce monde] ainsi que la délivrance ¹⁵.

[33] Là, sur la montagne dépourvue d'eau, la déité de l'Aurore, Sandhyâdevî, rassemble en elle-même les eaux, tel un [miroir] mettant en évidence la présence du bien et l'absence du mal.

[34] Là, depuis les entrailles de la terre jaillit [le Feu], « Celui qui naît de lui-même » [Svayambhû], ce mangeur d'oblation [Agni] qui recueille les offrandes rituelles des sacrifiants en ses multiples bras de flammes.

[35] Là, la divine Sarasvatî ¹⁶ se manifeste sous la forme d'un cygne, [nageant] au milieu du lac, à

la cime de la montagne Bhedâgiri, purifiée par le jaillissement de la Gangâ.

[36] Là, à Nandikshetra, dans la résidence de Hara [Shiva], on peut voir encore aujourd'hui les gouttes de santal offert, lors des cérémonies, par les êtres célestes.

[37] Là, après avoir vu la divine Shâradâ [Sarasvatî], en un instant on accède à la rivière Madhumatî [« celle au goût de miel »], ainsi qu'à la rivière Vâni, célébrée par les poètes.

[38] Là, en ce pays orné par les [temples tels que] Cakrabhrit [dédié à Vishnou], Vijayeshâ [Shiva], Âdikeshava et Îshana, rien, pas même un grain de sésame, n'existe en dehors de l'espace sacré.

[39] C'est pourquoi seules les puissances du bien peuvent conquérir [le Cachemire], non celles des armes; les habitants éprouvent bien plus de crainte pour l'autre monde [que pour celui-ci].

[40] On y trouve à la saison froide des bains d'eaux chaudes, ainsi que des lieux de repos confortables sur les rives des fleuves; aucun monstre ne vient hanter les rivières, qui sont ainsi inoffensives.

[41] Quant au soleil pourvu de rayons ardents, il sait que cette terre créée par son père ne saurait endurer les chaleurs torrides; il lui rend alors hom-

13. Garuda, le dieu-oiseau, est la monture de Vishnou.

14. Pâpasûdana est la source sacrée « qui détruit (*sûdana*) le mal (*pâpa*) ».

15. La jouissance (des biens de ce monde) (*bhukti*) et la délivrance de la transmigration (*mukti*) sont les deux buts suprêmes de l'existence dans l'hindouisme des Tantra.

16. Comme Vâni, évoquée au verset 37, Sarasvatî désigne la Parole. Toutes deux sont associées à l'image de la fluidité, du fleuve.

mage avec pitié en diffusant même au plus fort de l'été une douce chaleur.

[42] Connaissance, demeures juchées sur des hauteurs, safran, rafraîchissements [à base d'eau ou de lait], raisins... cela même qui est le lot commun [en ce pays] s'avère fort difficile à obtenir [même] au paradis d'Indra !

[43] Dans [l'espace des] trois mondes, c'est la Terre, la détentrice des joyaux, qui est [la plus] digne de louange ; puis le Nord, où réside le Seigneur de la Fortune [Kubera]. Puis le maître de Gaurî [père de Parvatî], la Montagne ; et enfin, le royaume [du Cachemire].

[44] C'est là que les contemporains des Kaurava et des Pândava, au cours de l'ère de Kali ¹⁷ jusqu'à Gonanda, à savoir les cinquante-deux rois, tombèrent dans l'oubli.

[45] Durant cette période, en raison de leurs méfaits, il n'y eut aucun poète inspiré pour immortaliser [donner corps à] leur gloire.

[46] Comme si elle se tenait enlacée par les bras de ces rois prestigieux, la Terre arborait l'anse des

océans, [on eût dit qu']elle se reposait dans l'ombre profonde d'une forêt, savourant la paix et le sentiment de se tenir à l'abri de tout danger. Personne ne se serait souvenu de ces souverains sans cette grâce [qu'est le génie poétique] ; [c'est pourquoi] nous rendons hommage à l'œuvre du poète, douée de puissance créatrice.

[47] Ceux-là même qui autrefois [voyageaient] les pieds posés sur le front des éléphants, auréolés de gloire, abritant dans leur palais des jeunes femmes [pareilles à] un clair de lune en plein jour, ces rois, ornements du monde, sombrèrent dans l'oubli comme s'ils n'avaient jamais existé, pas même en songe. Ô toi, mon frère, œuvre d'un poète inspiré, pourquoi te célébrer cent fois ? Eh bien [parce que] sans toi, le monde [ne serait que] ténèbres !

[48-49] À l'ère du *Kaliyuga*, Gonanda et ses successeurs régnèrent sur le Cachemire durant 2 268 années. Certains d'entre eux furent insérés par erreur dans ce calcul du temps considérant que le *Mahābhārata* datait du *Dvāparayuga* ¹⁸.

Suivent des calculs astronomiques évoquant l'ère Shaka, qui commence soixante-dix-huit ans après le début de l'ère chrétienne, ainsi que l'ère Laukika ou Saptarishi en référence à la Grande Ourse ; puis, à partir du verset 60, le récit d'un combat engagé par le roi Gonanda avec le roi de Yādava, au cours duquel il trouve la mort.

17. Le *Kaliyuga*, ère de Kali, correspond à la période cosmique actuelle, soumise au conflit et à la confusion (*kali*). Les hindous la considèrent comme la dernière de l'humanité dans le cadre du *Mahāyuga* (cycle cosmique comprenant quatre périodes et se répétant mille fois pour composer un *kalpa*).

18. Le *Dvāparayuga* est la troisième période du cycle cosmique, précédant le *Kaliyuga* ; il dure 864 000 ans.

Chapitre IV, versets 176-212

Le quatrième chapitre s'ouvre sur une présentation de nouvelles figures royales marquantes dans l'histoire du Cachemire : le fondateur de la dynastie bouddhiste Kārkota (en 626), Durlabhavardhana (626-662) et son épouse, Candranidā... Dès le verset 126 apparaît l'intrépide Lalitāditya Mukatāpida (724-761), considéré comme le plus grand souverain de cette dynastie en raison de ses nombreuses conquêtes menées « dans toutes les directions ». Parmi ses faits de guerre les plus connus, il noua une alliance avec Yashovarman, le roi khmer (700-740), contre les Tibétains, qu'il parvint ainsi à repousser, envoya une ambassade en Chine, puis, se retournant contre son précédent allié, prit d'assaut sa capitale, Kannauj. Il rencontra alors à Antardedi (région située entre le Gange et la Yamunā) un érudit de grand renom, Atrigupta, l'invita au Cachemire et lui fit construire une vaste demeure sur les rives de la rivière Vitastā; Atrigupta est resté célèbre, car il est l'ancêtre du philosophe Abhinavagupta, l'illustre penseur cachemirien, auteur notamment d'une théorie de l'expérience esthétique qui fait encore autorité aujourd'hui en Inde.

Rien ne semblait arrêter Lalitāditya Mukatāpida : on raconte qu'il atteignit la côte de la baie du Bengale, envahit le Kālinga (l'Orissa actuel), traversa le Dekkan jusqu'à Dvārakā, une des sept villes sacrées, à l'extrémité de la péninsule de Kāthiawar, dans le Gujarāt (Inde occidentale).

À son retour, ce roi ivre de conquêtes se montre soucieux de compléter sa gloire militaire par des réalisations architecturales, exprimées en sanskrit par la répétition de verbes dérivés de la racine verbale DHĀ (poser, créer) ou MĀ (mesurer, ériger). Divers noms de lieux et d'œuvres de toutes sortes que le roi crée, ou fait créer, sont mentionnés, suggérant le faste de ces réalisations.

L'intention de l'auteur est-elle de mettre en lumière le caractère « dharmique » de ces actions fondatrices ? Conformes au devoir (dharma) royal, elles mettent toutefois en évidence la conception multireligieuse inhérente à la culture indienne ; la diversité des courants (shivisme, vishnouisme, culte du Soleil...), eux-mêmes ramifiés en systèmes, coexistent avec le bouddhisme, le jainisme, plus largement le mazdéisme, la religion des parsis... S'agit-il de tolérance ? Il n'est pas certain que la question doive se poser en ces termes, étant donné les catégories, différentes de celles des monothéismes, qui sous-tendent la pensée religieuse hindoue. Les dieux (deva) ne sont que des manifestations de l'Absolu en Inde.

Comme le souligne en bon politique Kalhana, le roi, inspiré par un sentiment d'équité, consacre rigoureusement la même somme aux divers cultes. On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec le souverain du Cambodge, Yashovarman I^{er}, qui établit des monastères bouddhistes, shivaïtes et vishnouïtes, régis par le même règlement. Le grand nombre de fondations religieuses, d'ermitages, d'œuvres statuariques créés sous son règne contribua de fait au prestige du roi Lalitāditya Mukatāpida.

Ce règne auréolé de gloire fut cependant terni par quelques actes contraires au dharma, puisque le souverain fit assassiner par trahison le roi de Gauda (ancienne capitale du Bengale), qui fut jadis son allié ! Les terres conquises par Lalitāditya Mukatāpida ne furent pas préservées par les rois de sa lignée qui lui succédèrent. Seuls ont perduré les monastères, temples, statues..., ainsi que les aménagements des canaux d'irrigation.

[176] Ayant acquis par ses conquêtes une grande fortune, ce [roi Lalitâditya Muktâpida] revint alors en son royaume, tel un lion vers sa montagne, pourvu des perles précieuses ravies à un éléphant [royal].

[177] En offrant Jâlandhara, Lohara ainsi que d'autres [royaumes] en marque de faveur, il éleva au rang de royauté ses obligés.

[178] [Cependant,] en signe d'humilité, ces princes furent contraints d'arborer des indices révélateurs de leur défaite par le puissant [souverain], et cela encore aujourd'hui.

[179] Afin de notifier leur servitude, les Turcs ¹⁹ [par exemple] se virent imposer de mettre les mains derrière le dos et furent contraints de porter une demi-tonsure.

[180] Le roi exigea des habitants du Sud, en signe de leur animalité, [d'ajouter à leur habit] une queue traînant jusqu'à terre ²⁰.

[181] Il n'y eut aucune ville, aucun village, aucun fleuve, aucune mer ni aucune île où il n'établit une construction sacrée.

[182] Ce [souverain] plein de superbe apporta sur chaque fondation un nom, correspondant en certains lieux à ses actes, [en d'autres] conformément à la règle.

19. Le terme *Turushka* est le nom sanskrit désignant notamment les mercenaires turcs au service des rois hindous du Cachemire ; il a également servi à nommer les *Kushâna*, clan dont un chef, au début de notre ère, fonda un empire dans la région de Kaboul.

20. Cette mesure marque le mépris des Indiens du Nord à l'égard des populations du Sud. L'attitude évoquée correspond sans doute à une restriction de liberté de mouvement, semblable à celle d'un prisonnier ; quant à la tonsure, elle signifie généralement le renoncement aux biens.

21. Âditya correspond à la divinité solaire, aspect de Vishnou.

[183] Sunishcitapura [« cité de la ferme résolution »], au lieu même où il se résolut à conquérir les horizons ; Darpitapura [« cité de l'ostensible »] consacrée à Keshava [Vishnou].

[184] La ville où il reçut des fruits [devint] « ville-fruit », celle où il reçut des feuilles [en hommage] : Parnotsa. Quant à Krîdarâmavîhâra, [elle reçut pour nom] « lieu de récréation et de ravissement », [c'est ainsi que] le roi fonda ces villes.

[185] Il établit dans le pays de Strîrâjya, l'empire des femmes [situé dans l'Himalaya], [une statue de] Nrihari, le lion des hommes, illustre héros, et cela sans support, la faisant tenir en haut et en bas par l'intermédiaire d'une pierre magnétique.

[186] Un architecte [dit-on prit la liberté de] fonder une ville, en l'absence du roi qui était parti au loin vers d'autres horizons, et lui donna son nom ; ce qui lui valut la colère du roi !

[187] Dans la ville nommée Lalita, ce roi, plein d'orgueil, offrit à Âditya ²¹ un vaste territoire, Kanyâkubja, ainsi que des villages.

[188] C'est sur l'initiative de ce roi magnanime que fut construit à Huskapura le

Muktasvâmin, un grand monastère bouddhiste accompagné d'un *stûpa* ²².

[189] Une fois, emportant avec lui dix millions [un *koti*], il se mit en marche afin de conquérir les horizons. À Bhûtesha ²³, il offrit onze *koti* lors de son retour pour [le sacrifice de] purification.

[190] Le roi réalisa la construction d'un temple de pierre en l'honneur de Jyeshtha-Rudra [Shiva], qu'il accompagna d'un don de terre et de villages.

[191] À Cakradhara, il mit en œuvre la circulation des eaux de la Vitastâ ²⁴ à travers les villages, ainsi qu'une roue à eau sur les bords d'un étang, destinée à assurer la distribution de l'eau dans les villages.

[192] Le merveilleux [temple dédié à] Mârtânda [le Soleil] fut érigé avec des pierres massives destinées au mur d'enceinte et à l'entrée dans le temple, il fut également doté d'une florissante cité avec des vignes.

[193] À Lokapunya, ce roi triomphant fonda une cité richement approvisionnée, ainsi que divers villages qu'il consacra à Vishnou.

[194] Puis à Vâsava, cet Indra ²⁵ du monde terrestre, naturellement enclin à la plaisanterie, fonda Parîhâsapura [« Cité des plaisanteries »], ridiculisant ainsi la demeure d'Indra.

[195] [La statue] rayonnante du divin Parîhâsakeshava, faite d'argent, semblait recouverte d'une multitude de perles brillantes [venant des profondeurs] de l'Océan endormi ²⁶.

[196] [L'effigie] d'or de Hari [Vishnou], le vénérable Muktakeshava, resplendissait de mille feux, comme enchantée par les innombrables filaments de lotus [jaillissant] de son nombril.

[197] Mahâvarâha rayonnait, arborant une armure d'or, tel le soleil projetant ses rayons afin de détruire les ténèbres des enfers, [au domaine du] Pâtâla ²⁷.

[198] Quant au dieu Govardhanadhara, une statue d'argent lui fut consacrée, elle était d'une blancheur si éblouissante que des flots de lait semblaient en ruisseler depuis Gokula ²⁸.

[199] Il fit ériger une imposante statue haute de cinquante-quatre mains, et poser à la cime du pi-

22. Un *stûpa* (stoupa) est un monument funéraire bouddhiste contenant parfois des reliques de saints ou commémorant la mort du Bouddha.

23. Bhûtesha « le Seigneur des êtres » peut correspondre à Vishnou comme à Shiva.

24. La rivière Vitastâ correspond à l'Hydaspes des Grecs, ou au Jhelum moderne.

25. Indra, la divinité de l'éclair, est l'un des dieux essentiels des Veda ; il est associé à la puissance, au courage, à la guerre.

26. Cette image renvoie à la grande dissolution cosmique, lorsque Vishnou dort sur l'océan d'éternité, entre deux créations cosmiques.

27. Le Pâtâla est l'une des sept régions souterraines où demeurent les *nâga*.

28. Gokula est le village où Krishna passa son enfance ; ce nom signifie « troupeau de vaches », animal sacré de l'hindouisme. Selon la légende, Krishna, *avâtara* (manifestation) de Vishnou, fut élevé par les bergers et les vachers ; espiègle, il aimait à dérober les gourmandises à base de lait préparées par les bergères.

lier porteur d'emblème le Garuda ²⁹, représentant Vishnou.

[200] Ce roi exempt de toute passion fit également construire un vaste monastère royal, bien approvisionné, avec un important monument funéraire, doté de larges chapelles et d'un grand Bouddha [Jîna].

[201] Quatre-vingt-quatre mille *tolaka* ³⁰ d'or furent employés par le roi pour [réaliser l'effigie de] Mukteshvara [Shiva].

[202] Cette âme sans reproche, ayant rassemblé autant de milliers de *pala* ³¹ d'argent, fit construire le vénérable Parîhâsapura.

[203] Par ailleurs, au moyen d'une égale valeur de *prastha* ³² comptée en médailles de bronze, il fit établir l'immense statue du vénérable Bouddha s'élevant jusqu'au ciel.

[204] De même, une vaste demeure de quatre pièces ainsi qu'un sanctuaire furent construits pour la même somme. Ainsi, ces cinq constructions d'égale valeur virent le jour.

[205] Le roi, tel Kubera, établit ici et là des effigies divines aux côtés des dieux principaux, qu'elles soient en argent ou en or.

[206] Combien de bijoux, de villages, d'objets

utiles, ne leur offrit-il pas? Qui saurait vraiment en estimer la quantité?

[207] Des centaines de fondations sacrées, merveilles universelles, virent le jour, sur l'initiative des dames de la cour, des ministres, des seigneurs qui comptaient parmi les obligés [du roi].

[208] Sa reine, Kamalavatî-devî [« déesse dotée de lotus »], fonda Kamalâhatta et fit établir une magnifique effigie en argent de Kamalâkeshava ³³.

[209] Le ministre Mitrasharman réalisa quant à lui une construction en hommage à Shiva sous l'aspect de Mitreshvara. Le roi de Lâta, du nom de Kayya, fut à l'initiative du Shrî Kayyasvâmin, propriété sacrée.

[210] C'est lui qui fonda le monastère sacré Kayya, véritable splendeur, où vécut ultérieurement Bhikshu Sarvajñamitra, que l'on comparait au Jîna [Bouddha].

[211] Le Tukhara ³⁴ Cankuna, fondateur du monastère Cankuna, établit un *stûpa*, aussi noble, élevé, que l'esprit du roi, ainsi que des effigies en or des *bouddha*.

[212] Îshânadevî, son épouse, fit construire un bassin dont l'eau aussi pure et limpide que le suc d'un nectar divin redonnait la santé aux malades.

29. Garuda est l'oiseau de la mythologie indienne, véhicule de Vishnou.

30. Le *tolaka* correspond au *tol* moderne, unité de poids qui équivaut à 11,664 grammes.

31. Le *pala* équivaut à quatre *tola*.

32. Le *prastha* équivaut à trente-deux *pala*.

33. Le mot composé *Kamalâkeshava* désigne le couple divin Laksmî-Vishnou.

34. Tukhara : probablement originaire de la région tokharienne, en Asie centrale, au sud des montagnes Altaï, au nord-ouest du désert de Gobi. Pendant des siècles, cette région fut menacée à la fois par les Chinois et par les Turcs.

[213] Chakramardikâ, la favorite du roi Lalitâditya, fonda Cakrapura, une ville [où l'on pouvait compter jusqu'à] sept mille maisons.

[214] Quant à Bhappateshvara, cette cité vit le

jour sur l'initiative du maître nommé Bhappata; [de même, à sa suite,] d'autres fondations apparurent, tel Rakchatesha.

Pendant quelques versets encore, Kalhana poursuit l'éloge de Lalitâditya Mukatâpîda, ce roi qui « passa plus de jours à l'étranger que dans sa capitale » (336), « curieux de découvrir des terres que personne avant lui n'avait explorées, qui pénétra dans les régions septentrionales, inconnues » (337). On raconte que, sentant sa mort prochaine, le roi chargea un messager de rapporter en son royaume une sorte de testament sur l'art du gouverner : afin de prévenir tout péril et de ne pas donner prise aux ennemis, il fallait, disait-il, se garder de toute dissension au sein du gouvernement, veiller à ce que les habitants des montagnes n'accumulent pas trop de fortune, de peur qu'ils ne deviennent invulnérables, veiller également à ce que les fortifications ne soient jamais négligées... Le roi fixa également les règles de sa succession, respectant le droit d'aînesse, et put en organiser à distance le bon déroulement. « Après avoir fait le bonheur de la terre durant trente-six ans, sept mois et onze jours [de 700 à 736, , dates incertaines selon les pèlerins chinois], la "lune" de ce peuple s'éteignit » (366). Les conditions de sa mort demeurent indéterminées : tempête de neige, flammes, ou accès au royaume des immortels³⁵.

En tant que souverain, Lalitâditya Mukatâpîda incarne les valeurs traditionnelles des kshatriya, caste des guerriers et des gouvernants en Inde. Kalhana, tout au long de la Rivière des Rois, s'attache à le montrer comme tel, et emploie par conséquent pour désigner cette fonction diverses expressions sanskrits dont la signification première rappelle la dimension mythologique et cosmique. Citons pour exemple les termes kshiti-bhrit, « celui qui porte/sert la terre », « la montagne », bhûpala, « protecteur de la terre », râja, « celui qui resplendit », nripa ou nripati, « gardien », « maître des hommes »... Ces divers termes renvoient tous sans exception au concept panindien de dharma, l'ordre socio-cosmique qu'il s'agit de maintenir et de renforcer efficacement, chacun devant jouer son rôle dans l'économie de la création, notamment grâce au rite, afin de ne pas laisser sombrer le monde dans l'entropie qui le guette, sous toutes ses formes. Par le rappel des origines et la continuité reliant les actes fondateurs de l'histoire de son pays, Kalhana sacrifie à une lecture de l'histoire soumise à la notion de dharma, où le débat n'est pas de mise.

35. On pourrait se demander à ce propos si l'absence de toute information sur le destin du roi après sa mort ne laisse pas ouverte la question de la valeur morale de son règne. Cependant, les critères du *dharma* sonnent parfois étrangement aux oreilles d'un Occidental... Maints épisodes du *Râmâyâna*, célèbre poème épique, montrent en effet qu'il nous est difficile de considérer comme « justes » les actes du valeureux héros, Râma, accomplis au nom du *dharma* ; le devoir d'un roi, même réputé sage, impose d'exercer le pouvoir sans pitié si les circonstances le demandent.